



L'Olympisme peut-il sauver le sport de ses excès?

par Jean-François Brisson

Bien connu de nos lecteurs qui eurent l'occasion d'apprécier la haute tenue de ses articles¹, Jean-François Brisson est l'un des directeurs du quotidien parisien « Le Figaro ». Il y rédige régulièrement une chronique intitulée « Poursuite Olympique ». Cheville ouvrière du Comité Pierre de Coubertin, c'est au nom de cette association qu'il s'exprime dans l'article ci-dessous.

Le choix d'un tel sujet suppose que nous admettons les deux affirmations suivantes:

1. *Les excès qui se multiplient dans le monde sportif sont inquiétants.*
2. *Il n'y a pas de similitude totale entre le sport olympique et le sport non olympique.* Cette différence reste évidente même si l'on admet aussi que l'esprit sportif et le fair play sont inséparables de toute forme de sport, amateur ou professionnel. Cet esprit sportif et ce fair play ne suffisent donc pas pour définir le sport olympique; le sport olympique exige, en quelque sorte, un « supplément d'âme », selon la formule célèbre de Paul Valéry.

Examinons d'abord la première question:

Quels sont ces excès inquiétants qui se multiplient dans le monde sportif?

Ils se manifestent essentiellement dans trois directions:

- là où *l'argent* intervient et commande, c'est-à-dire
- là où s'organise *l'exploitation commerciale* des vedettes.

— là où le *chauvinisme* prédomine, lorsqu'une importance excessive est accordée par le public aux résultats des confrontations internationales, réaction d'une foule trop souvent ignorante de l'idée sportive. Malheureusement les gouvernements encouragent souvent ce mauvais penchant et les victoires sportives deviennent alors un instrument de propagande nationaliste ou politique.

Enfin, il faut redouter les excès qui aboutissent à des *monstruosités*, corporelles mais aussi sociales. Ces monstruosités sont les conséquences de spécialisations excessives et prématurées, mais on peut aussi trouver quelque peu monstrueux, sur le plan social, l'entraînement poussé à des limites inhumaines, et aussi le recours à des traitements chimiques ou mécaniques dangereux. Ce régime de vie consacré entièrement au sport risque aussi de compromettre l'avenir des champions.

Comment concilier en effet une telle spécialisation avec la poursuite des études, l'exercice normal d'un métier, réussir la reconversion une fois passé l'âge de la compétition?

Autres menaces plus lointaines: les possibilités qu'ouvre la biologie de fabriquer des phénomènes capables de pulvériser les records actuels, et il ne s'agit déjà plus de science fiction!

¹ Voir Revue Olympique Nos 17, 30 et 42.

Toutes ces constatations expliquent la naissance d'un mouvement antisportif dont les adeptes emploient volontiers les termes *d'exploitation et d'aliénation* pour qualifier le sort de champions sportifs dont le courage et le talent sont utilisés à des fins très discutables, qu'il s'agisse de mieux vendre un produit, de vanter la supériorité d'un régime politique.

Tout le monde a pu voir, ne serait-ce qu'en photographie, les lanceurs de poids, les haltérophiles, les lutteurs de plus de 150 kilos qui ont eu recours aux dangereux anabolisants pour accumuler le poids de muscles supplémentaires.

Tout le monde connaît l'emploi du temps accablant de certains adolescents sportifs. Des écoliers, des écolières, vont jusqu'à nager 20 km par jour, alors qu'en 1968, un des plus célèbres nageurs américains avant Mark Spitz, Don Schollander, héros des Jeux de Tokyo, lançait un cri d'alarme en affirmant que la limite était atteinte, et qu'on était en train de transformer les champions en robots. Or, à l'époque, le plafond quotidien était de 12 km, *seulement*, est-on tenté d'ajouter aujourd'hui!

Quant aux coureurs de fond, il leur arrive de plafonner à 40 km par jour...

Voilà pour l'entraînement forcené.

La domination commerciale, elle, est illustrée chez les skieurs par les multiples péripéties qui, depuis la disqualification de Schranz, émaillent les exploits des acteurs de ce qu'on a surnommé le *cirque blanc*. Après les tournées commerciales des joueurs de basket ce sont maintenant les joueurs de tennis qui s'organisent pour le spectacle!

Partout le « sport-business » s'impose. On pourrait construire les installations nécessaires aux prochains Jeux Olympiques avec les recettes du récent match Cassius Clay-Joe Frazier!

Autre exemple: le club du footballeur italien Riva a refusé un milliard et demi de lires pour le vendre à un autre club!

Enfin, les incidents des Universiades de Moscou nous ont rappelé — après certains matches de football qui, en Afrique et en Amérique latine, avaient dégénéré en émeutes sanglantes — que le nationalisme à outrance et l'esprit partisan, lorsqu'ils se manifestent dans les tribunes du stade, peuvent conduire aux pires excès.

Bien sûr, il est plus commode de s'en tenir à la théorie traditionnelle ou, à la manière du tragédien classique Corneille, on peut préférer voir les hommes et les institutions tels qu'ils devraient être, et non tels qu'ils sont.

Selon cette vue optimiste, on retient surtout ce qu'on désigne par le *pouvoir incitatif des vedettes*, on compte sur l'enthousiasme que provoquent, chez les jeunes surtout, les exploits, les victoires, les records. La jeunesse a besoin de héros. Et il est vrai que les sportifs sont aussi dignes d'admiration que les chanteurs populaires, et mènent généralement une vie plus rangée.

Puisque les champions, conclut-on, suscitent des vocations et que les jeunes veulent les imiter, les champions sont nécessaires, leur glorification est utile, même si parfois ils mènent socialement une existence en marge des règles normales du travail, même s'ils font pour de l'argent ce qu'ils ne devraient faire que pour leur plaisir, même s'ils vivent ouvertement ou clandestinement de la compétition sportive.

Autrement dit, qu'ils soient professionnels affichés où qu'ils n'aient pas renoncé au statut des amateurs, ils ne constituent qu'une infime minorité par rapport à la masse des pratiquants, forcément désintéressés puisque ceux-là n'ont pas de valeur marchande et que personne ne songe à les acheter.

Acceptons en conséquence, concluent les optimistes, de voir le sport obéir aux règles de toutes les activités humaines où l'on rencontre forcément le meilleur et le pire, et soyons assurés que dans le cas du sport le meilleur l'emporte de loin sur le pire.

Or c'est justement devant cette conclusion que l'honnête homme s'interroge.

Voilà quelques-unes des questions qu'il se pose s'il recherche sincèrement la vérité:

1. Pour qu'un champion soit non seulement une idole qu'on admire, mais un modèle qu'on imite, ne serait-ce pas souhaitable qu'il soit admirable comme technicien, comme spécialiste, *mais aussi en tant qu'homme*?
2. Si le courage et le talent suffisent à justifier l'admiration passionnée qu'inspirent les vedettes du sport, pourquoi les acrobates du cirque, eux aussi courageux et talentueux, n'ont-ils pas la même notoriété?
3. Pourquoi lorsqu'on compare le sport au cirque affecte-t-on un certain mépris pour ce dernier?
4. Si dans le spectacle sportif ce n'est pas essentiellement la beauté du geste et l'harmonie des corps qui attirent la foule, si la foule s'exalte surtout de la lutte qui s'achèvera sur la victoire de l'un et la défaite de l'autre, n'est-ce pas que le champion, tout comme au temps des chevaliers qui rompaient des lances dans les tournois, ressemble plus à un combattant qu'à un artiste?
5. Si c'est plutôt le combattant que l'artiste qui fait courir les foules, pourquoi comparer seulement le sportif à un artiste pour justifier les gains que le sport peut lui rapporter, alors que le combattant qui lutte pour sa solde, et non pour sa patrie, porte le nom de *mercenaire*?
6. Si, en dehors du sport, l'amateur est désigné comme celui dont le talent est incertain, qui n'est pas un spécialiste confirmé; alors qu'on accorde la qualité de professionnel à ceux qui maîtrisent vraiment leur art et leur technique, pourquoi recule-t-on devant une autre comparaison que la logique ne saurait réfuter: l'amateur n'est-il pas simplement un amoureux, celui qui aime? Celui qui aime ne trouve-t-il pas sa récompense dans le plaisir d'aimer? Et un professionnel de l'amour, qui monnaie ses avantages physiques, n'est-il pas un prostitué?
7. Si le champion est légitimement aidé ou payé par ceux qui tirent profit de sa gloire, qu'il s'agisse des entreprises en quête de publicité ou des gouvernements en quête de prestige, quelle différence doit-on faire entre les champions qui, sous la casaque de jockey, montent des chevaux de course, et les champions qui, sous la casaque d'une marque ou l'emblème d'une nation, se produisent sur les autres champs de course que sont les stades?
8. Si l'on admet que jockeys et acrobates n'ont qu'un nombre très limité d'imitateurs, pourquoi fait-on semblant de croire qu'un boxeur ou un cycliste, sports rudes et dangereux, doivent en avoir nécessairement un très grand nombre?

A cette série de questions je n'ai pas la prétention de connaître de réponses irréfutables. Mais il est honnête de dire ouvertement que ces réponses ne sont pas évidentes, qu'un doute est permis, et d'affirmer que « les excès qui se multiplient dans le monde sportif sont bien inquiétants ».

Voyons maintenant le deuxième postulat de notre démonstration :

« *Il y a ou du moins il devrait y avoir une différence entre le sport olympique et le sport non olympique* »

A Varna, au mois d'octobre dernier, lors de la conférence de presse qui clôturait le congrès, j'ai demandé à Lord Killanin quelle était cette différence. Il ne m'a pas répondu.

Il n'a pas voulu, ou il n'a pu me répondre. Il est vrai qu'une telle réponse n'est pas facile à improviser en quelques mots.

Pourtant, un des congressistes, M. de Coqueréaumont, président de la Fédération Internationale de Canoë Kayak, avait rappelé, s'inspirant de Pierre de Coubertin :

« *Le sport olympique est celui qui contribue au perfectionnement de l'homme.* »

C'est bien là, en effet, que se situe la ligne de démarcation.

Le sport est un jeu. Celui qui joue ne se demande pas si le jeu auquel il se livre l'améliore ou le détériore, il joue et, s'il est un sportif loyal, il essaie de remporter la partie sans transgresser la règle.

Le sport à l'état pur n'a pas besoin d'autre justification, il est un but non un moyen.

Au sport olympique nous avons dit qu'il fallait un « *supplément d'âme* » :

On le lui donne en ne considérant plus le sport comme un but mais comme un moyen. *Un moyen de perfectionnement.* C'est donc une certaine forme de sport qu'il convient d'encourager, et non le sport sous toutes ses formes.

En partant de ce postulat le partage devient, sinon plus simple, du moins plus clair et plus rationnel.

Pendant trois quarts de siècle, le Comité International Olympique a fondé ses règlements sur la fiction de l'amateurisme : étaient admis ceux qui, sincères ou non, prêtaient serment comme amateur ; étaient exclus ceux qui avaient opté ouvertement pour le professionnalisme.

Mieux vaudrait, désormais, et c'est là le chemin que le CIO semble disposé à emprunter, ne pas s'obstiner à vouloir réglementer étroitement ce qu'on n'est pas en mesure de contrôler, et porter l'essentiel des efforts sur la *persuasion* pour créer et développer dans le monde un véritable « *état d'esprit olympique* ».

Pour être largement répandues, cependant, les définitions doivent être simples.

Il s'agit donc, pratiquement, de tracer les frontières entre le sport olympique, qui doit s'efforcer d'être un instrument de perfectionnement humain, et celui qui, soumis à l'exploitation commerciale ou à la propagande nationaliste, risque de déformer, de détériorer, d'amoindrir physiquement et socialement.

Le sportif olympique — mieux vaut utiliser cette formule que le mot « amateur » si âprement controversé — doit, croyons-nous, être guidé par les principes suivants :

- Il donne plus qu'il ne reçoit. Sa meilleure récompense est la joie de participer. (Il diffère en cela du sportif professionnel dont le public attend simplement qu'il lui « en donne pour son argent ».)
- Il n'est ni un artiste, ni un agent de propagande destiné à glorifier son pays, son régime, sa race, une marque de matériel ou une station touristique.

- Il a choisi la haute compétition d'abord pour les joies et les bienfaits qu'il y trouve, pour l'honneur, non pour l'argent, ni même pour la gloire. La clé du comportement olympique est le *désintéressement* face aux tentations de l'argent ou de la gloire, et l'intéressement passionné devant le plaisir du jeu. Voilà en quoi consiste la pureté dont la flamme olympique veut être le symbole. C'est le désintéressement qui permet aux excès des luttes les plus passionnées de contribuer au perfectionnement moral.
- Un champion olympique exemplaire, celui qui devrait être imité, n'est pas celui qui fait carrière dans le sport. Le professionnel est celui qui joue d'abord pour ceux qui le regardent. Le sportif olympique, même champion, est celui qui joue d'abord pour lui-même, par plaisir, pour se dépasser.
- Entre le vainqueur olympique qui triomphe au sommet de la pyramide et le sportif de base qui ne gagne jamais une épreuve, il ne doit pas y avoir de différence de *conception* ou de « *motivation* » mais seulement d'intensité et de réussite. Entre la masse et l'élite le fossé se trouve ainsi comblé.

L'olympisme ce n'est plus uniquement le sport de sommet, c'est surtout le sport de base, le « sport pour tous » selon une expression aujourd'hui répandue, puisque ce plaisir majeur de la participation est à la portée de tous. Le sport olympique, en somme, c'est un nouveau style de vie.

Nous nous trouvons là devant un choix crucial. Car il n'y a pas que les pratiquants à considérer, il y a aussi les spectateurs, infiniment plus nombreux, pesant sur les orientations qui peuvent être données au sport. Et ces spectateurs ne sont pas seulement ceux qui garnissent les tribunes des stades.

Depuis 20 ans un phénomène mondial est venu modifier nos habitudes et notre comportement: la télévision, dont l'influence est doublement dangereuse pour le sport.

Premier effet: *l'immobilisation*.

Ajouté à l'autre phénomène social moderne qu'est l'automobile, la télévision a contribué à asseoir dans leur fauteuil des millions d'individus.

Second effet: *l'amplification*.

Tout spectacle diffusé par la télévision devient un superspectacle, une vedette de la télévision est une supervedette.

La plus grande manifestation sportive mondiale étant les Jeux Olympiques, la télévision a donné au spectacle des Jeux une dimension planétaire que ceux-ci naguère n'atteignaient qu'indirectement à travers la presse écrite. Notons-le au passage, la télévision a aussi fourni au Comité International Olympique des recettes dont celui-ci n'aurait osé rêver il y a 20 ans.

Les Jeux Olympiques étant devenus le spectacle mondial suivi avec le plus de passion, dans le bon comme dans le mauvais sens du terme, que faut-il faire pour qu'ils conservent l'essentiel de leur pureté et leur principale raison d'être? Certains même se demandent, sans oser l'avouer, si cette purification est bien nécessaire.

Le choix est crucial, car il y a deux attitudes possibles devant le phénomène olympique, devant le mystère olympique que pose le pouvoir magique du mot auquel on accorde des significations multiples, dont on abuse, mais dont la puissance attractive demeure considérable.

L'attitude la plus facile, la plus tentante, celle vers laquelle il est à craindre qu'on s'oriente insensiblement est celle qui se contente de constater le succès, et d'y trouver sa justification.

Les Jeux sont devenus la plus grande manifestation mondiale: le nombre des concurrents, des pays membres du CIO, des records, qu'il s'agisse des performances ou du nombre de spectateurs et téléspectateurs, va croissant, les villes candidates ne manquent pas; pourquoi ne pas continuer sur cette voie triomphale?

Mais il ne faut pas se dissimuler que cette voie conduit fatalement aux concessions. Pourquoi maintenir des discriminations dépassées entre sportifs olympiques et sportifs professionnels, pourquoi ne pas reconnaître que l'argent et la politique sont partout, pourquoi ne pas reconnaître que le mot olympique ne signifie rien?

L'autre attitude, plus malaisée, plus méritoire, consiste à vouloir dégager et imposer une signification à ce mot et une justification à l'action qu'il implique.

Au train où les mœurs évoluent, le sport risque de n'être plus bientôt que la forme moderne du cirque, la section « plein air » du *show business*, orientée complètement par le commerce, le spectacle et la propagande.

Certains ont songé, pour éviter la confusion, créer un nouveau mot: SPOL, constitué par les deux premières lettres du mot *sport* et les deux premières du mot *olympique*.

C'est ainsi, en servant en quelque sorte de passerelle entre le sport de base et le sport de sommet, que les Jeux Olympiques peuvent et doivent contribuer à sauver le sport de ses excès.

L'olympisme y sera parvenu le jour où les parents soucieux de l'avenir de leurs enfants refuseront pour eux des carrières météoriques et tapageuses, comme celle de chanteur, et souhaiteront voir monter au podium olympique le jeune champion ou la jeune cham-

pionne pour lesquels ils nourrissent de l'ambition en dehors du stade, alors qu'ils n'admettraient pas une sélection par le bas, réservant aux intellectuellement faibles le sport de haute compétition.

Parmi les 7 péchés capitaux du sport, nous avons déjà désigné le *mercantilisme*, la *surenchère nationaliste* et la *monstruosité* physique ou sociale, implicitement nous en avons indiqué un dont le sport olympique se rend coupable: l'*incompréhension*, c'est-à-dire le peu de clarté et de conviction avec lesquelles est défini l'olympisme, dont la vertu cardinale ne peut être que le *désintéressement*. Il faut y ajouter le *gigantisme*, maladie du succès, et, nous l'avons vu, une maladie dangereuse: le *fonctionnarisme* qui tue l'enthousiasme et la spontanéité chez les athlètes d'Etat, dans les pays soucieux de prestige national, ce qui n'est guère plus répréhensible que les *athlètes d'entreprise ou d'université*.

Enfin, le plus répandu, le plus dénoncé, le plus insistant, c'est le *mensonge*. Nous avons déjà prévu son élimination par un effort pour définir l'esprit olympique et le répandre sans prétendre étroitement le contrôler.

Le Comité Pierre de Coubertin propose de libeller ainsi ce qui ne serait plus un serment demandé aux concurrents mais une exhortation à laquelle ils s'associeraient:

« Aux Jeux Olympiques, nous devons nous présenter en concurrents loyaux et désintéressés, animés de l'esprit olympique. Nous n'attendons de notre participation aucune autre récompense que l'honneur d'y avoir été admis et la joie d'affronter les meilleurs dans le sport que nous aimons. »

Et, comme l'idée olympique est assez riche pour s'exprimer à travers plusieurs devises, il serait bon d'en ajouter

deux au célèbre « Citius, altius, fortius » qui évoque seulement, pour beaucoup, l'idée de record. Ces deux devises seraient :

- « *L'essentiel est de participer* » qui corrige la devise latine,
- et une formule grecque, inspirée du classique « *Gnoti seauton* » (connais-toi toi-même) et qui recommanderait : « *vaincs-toi toi-même* », (Nika seauton).

Quant au fameux article 26 sur la qualification — et c'est, semble-t-il, ce chemin-là aussi que va prendre le CIO — il ne prévoit d'élimination que pour les sportifs à plein temps n'ayant d'autre occupation que l'entraînement et la compétition.

Le *mercantilisme* : Comment le combattre ?

La menace d'être écarté de la fête olympique est un moyen de pression efficace. On l'a constaté à Sapporo.

Dans ses suggestions le Comité Pierre de Coubertin propose donc comme article 5 :

« Les Jeux Olympiques d'Hiver, lorsqu'ils ont lieu, forment un cycle distinct. Si le CIO décide leur organisation, ils se déroulent la même année que les Jeux Olympiques.

» Avant de prendre sa décision à leur sujet, le CIO à chaque olympiade prend contact avec les représentants des villes candidates à l'organisation, avec les Comités olympiques nationaux des communautés intéressées et avec les Fédérations internationales compétentes, afin d'examiner le programme projeté et les influences commerciales qui risquent d'intervenir dans le déroulement et la préparation des compétitions.

» Le CIO décide ensuite si les Jeux projetés peuvent conserver le titre de « Jeux Olympiques d'hiver » ou doivent adopter celui de « Jeux d'hiver mondiaux ».

Pour accorder aux Jeux d'hiver le label olympique, le CIO pourrait, par exemple, exiger la constitution d'un pool des fabricants qui fournirait à tous les concurrents un modèle de ski unique sur lequel aucune publicité ne pourrait être faite.

Un appel devrait être lancé auprès des législateurs de tous les pays, afin de mieux protéger le mot et les emblèmes olympiques, trop souvent utilisés abusivement à des fins commerciales.

Mais la mesure la plus déterminante, préconisée par les fidèles de Coubertin, est finalement celle-ci :

La discrimination entre « purs » et « impurs » étant aléatoire, une séparation plus tranchante, mais moins injuste et arbitraire, serait exercée entre les sports les plus proches des normes olympiques, c'est-à-dire les moins soumis à l'emprise commerciale, les moins habitués aux grandes recettes, et ceux, plus éloignés de l'olympisme, qui bénéficient de l'appui intéressé des fabricants et de l'afflux des spectateurs.

Et pour qu'il ne soit pas dit que des sportifs d'exception, animés d'un esprit désintéressé, puissent se trouver arbitrairement écartés de la fête olympique, les sports collectifs, la boxe, le cyclisme, seraient conviés à participer, la semaine précédant l'ouverture des Jeux, à des « tournois olympiques », disputés dans différentes villes, si possible proches de la ville organisatrice. Les coupes seraient remises aux vainqueurs de ces tournois lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux, désormais réduits quant à leur programme, mais plus conformes à leur vocation humaniste.

La propagande nationaliste

Comment l'éliminer puisque, dans la plupart des cas, la préparation et la participation olympiques reçoivent une aide gouvernementale en échange de laquelle les pouvoirs publics des pays participants, comme l'opinion publique, attendent des médailles, dans la plus prestigieuse des confrontations sportives?

Mais, ripostent les gardiens de la charte olympique: les Jeux sont une compétition entre individus, il n'existe pas de classement internationaux.

Hélas, les journalistes s'en chargent — je me frappe humblement la poitrine, mais, s'ils le font, c'est que le public attend ce classement. Ignorer cette détestable habitude, c'est l'encourager. Un seul remède donc:

— instituer le « classement international officiel et pondéré en y introduisant d'autres facteurs que le simple décompte des médailles, ces nouveaux éléments d'appréciation devant décourager aussi bien le fonctionnarisme que le mercantilisme.

Voici l'article 44 bis que le Comité Pierre de Coubertin propose d'ajouter à la charte olympique:

« Le « classement international pondéré » sera établi selon les principes suivants: dans le calcul des points, pouvant être attribués à chaque pays représenté, comptera pour moitié le niveau sportif de ce pays, évalué d'après le pourcentage de sportifs actifs par rapport au total de la population. Compteront pour l'autre moitié les points pouvant être attribués en fonction du classement de tous les sélectionnés de ce pays, lors du déroulement des Jeux dans l'ensemble du programme olympique. Dans le classement

résultant des épreuves olympiques, deux autres éléments de pondération interviendront, sous forme d'attribution de points supplémentaires, d'une part à l'avantage des sportifs complets, d'autre part, en faveur de ceux qui se seront le mieux conformés à l'esprit olympique au cours de leur préparation.

» Les dix concurrents les mieux classés (sélectionnés sur l'ensemble du programme) de chaque nation participant au « classement international pondéré » disputeront notamment un triathlon (course, natation, haltères ou grimper¹) et feront connaître la part qu'ils ont consacrée au sport au cours des douze mois précédant les jeux. »

Le recensement des sportifs actifs dans chaque pays serait favorisé par l'institution d'une « Journée » ou « Semaine olympique », permettant aux isolés qui ne pratiquent pas dans un club de faire contrôler leur niveau sportif.

Les pays dont la population de sportifs actifs, par rapport à l'ensemble de la population, dépasserait un certain pourcentage seraient autorisés à présenter, dans chaque épreuve des Jeux, un plus grand nombre de concurrents.

Autres mesures faciles à appliquer, sinon à faire admettre:

- la suppression des classements par équipe en gymnastique, escrime, équitation,
- et la possibilité de constituer des équipes plurinationales dans les relais d'athlétisme et de natation et dans les équipages d'aviron.

Quant au *gigantisme*, nous avons déjà indiqué le remède, c'est le fractionnement: tournois olympiques préalables, chacun étant organisé dans une ville différente.

¹ Haltères pour les hommes, grimper de corde pour les femmes.

A la *monstruosité*, ou si l'on préfère, à la recherche de phénomènes, il est bien difficile de mettre un frein. En dehors des limitations de taille et de poids, qui apparaissent toujours comme des brimades, le seul recours est celui prévu par l'article 44 bis, que je vous ai déjà cité. Il utilise une arme efficace: celle du ridicule. Un coureur de fond chétif qui ne pourrait soulever 60 kilos, un haltérophile hypertrophié qui courrait les 100 m. en 20 secondes, feraient rire, même s'ils étaient de grands champions dans leur spécialité.

Enfin, pour que, vis-à-vis des Fédérations internationales, l'olympisme donne le ton au lieu de suivre le mouvement, le CIO devrait obtenir de ces dernières une certaine latitude pour modifier les règlements fédéraux chaque fois que ceux-ci orientent la spécialisation vers la recherche des phénomènes et des monstres, et chaque fois que le règlement permet l'amointrissement des concurrents, chaque fois que le choix du matériel ou des chevaux risque de fausser la seule hiérarchie intéressante l'olympisme, celle de la valeur humaine.

Quelques exemples? En voici:

- Placer les panneaux du basket entre 4 et 5 mètres de hauteur, en tirant au sort la hauteur exacte à chaque match.
- Pour le lancement du poids, ne plus lancer un poids unique mais un poids choisi dans une série échelonnée de kilo en kilo, afin de peser le 15e du poids du corps du concurrent.
- Pour l'haltérophilie, établir un classement non en fonction du poids soulevé mais du nombre de kilos soulevés excédant le poids du corps du concurrent.
- Pour éliminer l'incidence du matériel, nous avons parlé d'un pool des

fabricants produisant un modèle identique de skis. Pour la voile donc, n'accepter que les modèles qui, comme le Finn, peuvent être fournis par le pays organisateur. Enfin, pour les chevaux, prévoir au concours final de jumping que les trois premiers effectueront trois parcours en utilisant tour à tour les chevaux de leurs concurrents.

L'atmosphère serait différente si les Jeux devenaient une fête sportive mondiale, non seulement comme spectacle mais comme animation générale et stimulant sportif. Si la flamme brûlait en permanence à Olympie, le flambeau symbolique pourrait être porté par des relayeurs au retour comme à l'aller. La flamme cesserait de brûler à Olympie lorsque le flambeau l'aurait emporté vers le stade où les Jeux vont débiter, et ce même flambeau viendrait la rallumer après la fin des Jeux. Dans le pays de la ville organisatrice, comme dans tous les pays traversés, des dizaines de milliers de jeunes bénéficieraient ainsi d'une participation directe à la célébration olympique.

Et dans le stade lui-même, qui désormais, du fait de la puissance et de l'amplification de la télévision, ne réunit qu'une infime proportion des spectateurs intéressés, pourquoi les organisations de jeunesse n'achèteraient-elles pas la moitié des places à l'avance? Elles pourraient ainsi les attribuer aux mieux classés d'une série d'épreuves de masse dans les sports de locomotion: marche, course, bicyclette, et même, si les conditions matérielles s'y prêtent par la proximité d'un fleuve, dans les sports nautiques: canoë, kayak, aviron, ces épreuves conduisant chaque jour aux abords du stade olympique des milliers de jeunes participants.

(Suite p. 253)

L'Olympisme peut-il sauver le sport de ses excès?

(Suite de l'article de J.-F. Brisson p. 222)

J'espère vous avoir persuadés que les Jeux Olympiques pourraient devenir la fête de la jeunesse universelle, le grand rassemblement international véritablement fraternel, en même temps qu'une manifestation pédagogique comme le voulait Coubertin. Que l'idée olympique devait avoir pour but le perfectionnement de l'homme, en faisant appel à sa noblesse, à sa pureté morale, à son désintéressement.

L'Olympisme contribuerait ainsi à l'apparition d'un nouveau style de vie. Alors, sauvons l'Olympisme pour que l'Olympisme sauve le sport.

J.F.B.

